



Chronique du 8 juillet 2014 : Le jour où Sam est mort :

Si je vous dis Brésil, il y a de fortes chances que vous me répondiez Coupe du Monde, Neymar, Copacabana, Caïpirinha ou peut-être Dilma Rousseff. Mais le Brésil que nous présente la compagnie brésilienne Armazém n'a rien de tout cela. On est loin des embruns rafraîchissants d'Ipanema quand s'ouvre la pièce sur un drame hospitalier parmi d'autres. Le portugais d'Outre-Atlantique des comédiens a beau roucouler sous ses sons modulés, on a froid.

On a froid, et devant la détresse du jeune Sam qui perd ses nerfs et prend les armes, on s'indigne. On a froid et face à l'angoisse de cette chanteuse au cœur sensible, on s'émeut. On a froid et devant l'égoïsme de ce chirurgien-chef, on tonne en silence.

Il est difficile de tout saisir tant les histoires s'imbriquent dans le temps et l'espace. Marche avant, marche arrière, il est aisé de se perdre dans le fil sinueux du scénario, mais l'essentiel reste. On reçoit en pleine figure les cris de l'indignation qui grogne depuis plus d'un an au pays de Jorge Amado. On met sur scène et face à face des inégalités qui se côtoient tous les jours à quelques milliers de kilomètres d'ici. Et forcément, lorsque les inégalités dialoguent, le dialogue devient lutte. Une lutte ardente dans laquelle le public est pris à témoin. Une lutte entre les valeurs et les générations, une lutte que les personnages doivent mener contre eux-mêmes pour choisir, comme l'un d'entre eux le dit « entre vivre sans dignité et mourir avec honneur ».

Enfin, la recherche dans les costumes, les astuces cachées d'un décor travaillé et surtout, les passages musicaux d'un rock détonant font de la pièce un ensemble harmonieux qui mérite d'être salué. Cette pièce colorée surprend, donc, et donne à voir un Brésil qui saigne, un rouge Brésil, que peu connaissent et peut-être que beaucoup se refusent de voir.

Noé MICHALON